

# **Une bête ordinaire**

de Stéphanie Marchais

Mise en scène Véronique Bellegarde

**Théâtre Les Déchargeurs**  
**5 novembre > 30 novembre 2019**

**REVUE DE PRESSE**

Service de presse

Isabelle Muraour | Emily Jokiel



01 43 73 08 88

Le 16 décembre 2019

LA CHRONIQUE  
THÉÂTRE DE JEAN-  
PIERRE LÉONARDINI



Joël Lumen

## L'insolite odyssée d'une enfant-femme

Véronique Bellegarde (Compagnie le Zéphyr) a mis en scène sa version scénique d'un texte de Stéphanie Marchais, *Une bête ordinaire* (1). C'est un court spectacle d'une heure, une petite forme brillante greffée sur un texte allusif, passablement énigmatique, d'une écriture subtilement maîtrisée, laquelle met en jeu un être féminin, constitué d'éléments distincts, qui se démène sans fin entre le réel et l'imaginaire. Voilà un conte noir à l'aune d'aujourd'hui, où l'on traque une Alice actuelle qui ne se réfugie pas dans le terrier d'un lapin éloquent, mais qui se blottit en elle-même dans un pull de laine orange extensible. Il s'agit d'une enfant-femme de sept ans, nantie de « *seins comme des mandarines* ». Elle ne va plus en classe, se cache dans le local à vélos de l'école et rackette un gamin en maternelle. Elle tourne le dos à sa mère, s'invente un père grand voyou et va la nuit

tourner sur un manège... Au cœur de ce dispositif, charmant et cruel, de tétatologie infantine, se dessinent, mine de rien, l'action des perturbateurs endocriniens, source de précocité pubertaire, l'absence d'un père et l'obscur rivalité avec la mère.

Une fillette rêve la femme qu'elle n'est pas encore, comme la femme qu'elle sera retrouve l'enfant qu'elle fut.

**Touchante  
émotivité  
au sein  
des gestes  
éperdus du  
vert paradis.**

Il revient à Jade Fortineau, sortie il y a trois ans du Conservatoire, de donner corps à cette créature bifide. Elle s'y emploie avec une grâce un peu rude et les élans soudains d'une touchante émotivité au sein des gestes éperdus du vert paradis, que ne sont plus tout à fait les primes années de l'embryon de femme en question. Ne pourrait-on souhaiter parfois un répit, les yeux clos, pour signifier encore plus intensément l'expérience intérieure de cette étrange héroïne, attentive à la pousse de ses os jusque dans son combat avec le monde ? Il est vrai qu'à d'autres moments elle doit prendre la voix de remontrance de la mère, qui n'en peut mais. Ah ! la partition n'est pas de tout repos. Jade Fortineau l'assume avec vaillance. Elle n'est pas seule en scène. Côté cour, le compositeur et musicien Philippe Thibault l'escorte tout du long, organisant au clavier des modulations sensibles qui n'illustrent pas mais ponctuent, à point nommé, cette insolite odyssée miniature. De la sorte, *Une bête ordinaire* conquiert ses galons d'un théâtre adulte accompli, quand bien même il s'avoue accessible à partir de douze ans. •

(1) Créé au Théâtre les Déchargeurs à Paris, le spectacle sera, du 25 au 27 mars, à l'Espace Bernard-Marie Koltès de Metz (tél. rés. : 03 72 74 06 58).

Le texte est publié par Quartett éditions.

# Toute La Culture.

## Une bête ordinaire aux Déchargeurs, une claque nécessaire.

11 NOVEMBRE 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

*La metteuse en scène **Véronique Bellegarde** affronte tous les périls en se saisissant du texte de Stéphanie Marchais sur les pubertés précoces. Avec celle-ci, elle en écrit une adaptation théâtrale ; la pièce est magnifique, furieusement angoissante et définitivement indispensable.*



La pièce cache un manifeste contre les perturbateurs endocriniens présents partout aujourd'hui dans notre alimentation et l'air que nous respirons. Ces perturbateurs affolent chez de très jeunes filles les cycles hormonaux, une pollution muette dont on repère difficilement les responsables tant ils sont nombreux et systémiques. La pièce s'attache à l'histoire d'une jeune fille dévastée par une puberté physiologique très précoce. Aujourd'hui devenue femme elle nous livre un témoignage poignant de sa petite enfance lorsqu'à sept ans ses seins ont poussé et ses règles apparues ; elle nous raconte comment en CE1 elle a fait commerce de sa nubilité précoce inaugurant la sortie de l'innocence. Elle s'inventera un ami imaginaire, un père héros de la TV, ennemi public numéro un et la nuit elle fuira la maison pour nourrir ses rêveries sur le manège en bois du quartier. Dans sa chambre d'enfant devenue trop petite pour elle, notre héroïne malgré elle (Jade Fortineau) livre dans un long monologue le récit de ce qu'elle fut ; une Alice victime du biologique et déniée trop tôt. Bord plateau, un musicien, Philippe Thibault accompagne ses aveux. Il figure *l'autre*, le père absent, le hors champ, le futur de cet enfant brisé, il est aussi notre représentant sur scène. Il est le public et nous apaise car nous sommes bouleversés jusqu'à l'étouffement. Le rythme est soutenu. La tension frise parfois la limite du supportable. Dans des fulgurances, un échange de regards entre la femme et le musicien ouvre une respiration, nous libère et soulage notre angoisse. C'est adroit. Le texte formidable laboure avec force et violence son sillon. Notre expérience de spectateur puise son plaisir dans ce montage rude aux rares respirations et à l'interprétation éblouissante de Jade Fortineau. La chronique vertueuse de cette bête ordinaire se double d'un grand moment de théâtre, de ce théâtre de la cruauté qu'Antonin Artaud nous espérait. A ne pas rater avant le 30 novembre.

Une bête ordinaire de Stéphanie Marchais, aux Déchargeurs, du 5 nov 2019 au 30 nov 2019. Durée : 1h



## THÉÂTRE : « LA BÊTE ORDINAIRE » DE STÉPHANIE MARCHAIS

Publié le 9 novembre 2019 | Par [Laurent Schteiner](#)

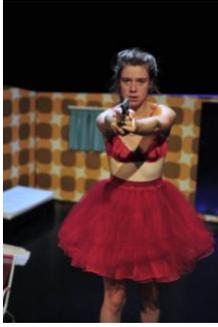
Le Théâtre des Déchargeurs nous convie actuellement à une œuvre étonnante, *La bête ordinaire* de Stéphanie Marchais. Cette pièce déroutante, aux allures de conte cruel, nous entraîne sur les chemins tortueux de l'enfance. Stéphanie Marchais nous offre, à l'instar d'un Lewis Carol, une œuvre inscrite dans les années 70, fascinante, poétique et noire. L'auteure a choisi de tordre les contours de la carte de l'enfance afin de mieux en observer ces transformations dans le décor d'une société urbaine.

Ce faisant, Stéphanie Marchais jette les bases d'une métamorphose du corps d'une petite fille aux accents fantastiques à la lisière de l'anormal. Une métamorphose du corps d'une enfant de 7 ans qui découvre ses changements avec impréparation et candeur. Un contexte familial inexistant ou fantasmé tient lieu de fil rouge dans son histoire. Le fantôme demeure omniprésent dans cette œuvre où le père fait défaut. Un père fantasmé qui prend les traits de Jacques Mesrine, l'ennemi public numéro 1 de l'époque.



Elle a 7 ans et ses mamelons ont poussé subitement appelant d'autres transformations. Cette puberté précoce inexplicquée et perturbante alimente ses inquiétudes et sa révolte. Elle combat sa solitude grâce à ce cheval de manège, cette bête ordinaire et fantastique qui la rassure. Prenant le parti de s'en amuser afin de prendre le meilleur sur sa singularité, elle entreprend de sortir de son isolement en exhibant son corps à des « grands » de la primaire. L'enjeu pour elle revient à sublimer son corps afin de se façonner une image acceptable. Prenant conscience du pouvoir qu'elle peut désormais exercer, elle en retire une rentabilité inespérée.

Stéphanie Marchais pousse la dichotomie de la personnalité en entretenant un dialogue constant entre cette petite fille et la jeune femme qu'elle sera plus tard. De sorte que les paroles d'adultes fument dans la bouche d'enfant où la poésie et le charnel se répondent de façon troublante. Dénonçant les perturbateurs endocriniens dont on commençait à prendre conscience dans ces années 70, l'auteure a choisi de dépeindre le mépris des différents acteurs notre société dont la rentabilité est le maître mot.



Cette pièce chorale écrite entre réalisme et fantastique offre un univers particulier d'où la beauté émerge de la noirceur grâce à une langue poétique et charnelle. La musique essentielle dans le propos nourrit une atmosphère propre aux univers décrits.

La mise en scène de Véronique Bellegarde est rigoureuse, minutieuse et aboutie. Fidèle à l'œuvre même de l'auteure, elle nous entraîne dans les arcanes de ce conte moderne où la violence urbaine n'a jamais été aussi forte sacrifiant la chose la plus sacrée de notre humanité, l'Enfance. Saluons la performance de Jade Fortineau troublante dans cette multiplicité de couleurs façonnant le canevas de l'identité féminine actuelle.

Laurent Schteiner

Une Bête ordinaire de Stéphanie Marchais  
Mise en scène de Véronique Bellegarde  
avec Jade Fortineau et Philippe Thibault (musique)

Assistanat à la mise en scène : François Dumont

Création sonore et musique : Philippe Thibault

Lumière : Philippe Sazerat

Costumes : Gérard Viard

Administration : Valentine Spindler

Photos : Philippe Delacroix

Les Déchargeurs

3 rue des Déchargeurs

75001 Paris

locations : 01 42 36 00 50

[www.lesdechargeurs.fr](http://www.lesdechargeurs.fr)

du 5 au 30 novembre 2019, du mardi au samedi à 19h

## Actualité théâtrale

Jusqu'au 30 novembre au Théâtre Les déchargeurs

### ► « Une bête ordinaire »

vendredi 8 novembre 2019

Elle a sept ans et demi, des seins comme des clémentines et l'impression qu'une bête sauvage lui crève le ventre. Elle a fait du garage à vélo de l'école sa cabane et y invite des petits garçons à toucher ses « grains de raisin » contre des sucreries d'abord, puis contre de l'argent, puisque c'est ce qui assure le pouvoir des adultes. Elle se comporte en femme d'affaires, fixe les règles : tu te laves les mains, tu tâtes, tu paies, si tu parles je te tue. Elle observe son corps, comme celui des petits garçons qu'elle convoque, « de façon scientifique ». Elle ne comprend rien à ce corps-prison trop grand pour la petite-fille qu'elle est encore et à ces perturbations inexpliquées qui la bouleversent. Sa mère dépassée ne veut pas voir, avale ses mensonges sans ciller et ne lui est d'aucun secours. Alors elle s'invente un père hors-norme qui la protégera, l'ennemi public numéro1 de l'époque, avec qui elle peut rêver de liberté. Et elle fugue la nuit sur un manège.



Stéphanie Marchais, auteure d'une dizaine de textes dramatiques souvent primés, nous entraîne dans un conte cruel où une petite fille fait l'expérience de la puberté précoce. Si le phénomène a pris de l'ampleur ces dernières années, la pièce est située dans les années 70, à un moment où sa rareté le rendait un peu effrayant. L'auteure réussit avec délicatesse ce portrait de gamine, pour qui l'étape de l'adolescence a été sautée et qui regarde avec surprise et effroi ce corps trop grand et trop gros pour elle. Le texte s'échappe parfois dans le fantastique et la poésie, comme le fait l'enfant de son corps-prison, en tournant sans relâche sur le manège.

La metteuse en scène Véronique Bellegarde, qui se consacre aux écritures contemporaines, a travaillé avec l'auteure à l'adaptation scénique du roman et l'a mis en scène. Elle a créé une atmosphère qui passe du quotidien au rêvé, du visible au caché. Les couleurs vives sont partout, dans la télé jaune, dans les murs orange, dans le pull-tube orange où l'enfant cache ce corps qui se transforme trop vite. Les éléments scéniques sont anormalement réduits afin de faire ressortir la disproportion de son corps par rapport au réel, la contraignant à se recroqueviller sur son lit trop court. La pièce avance au rythme rapide de cette enfance qui n'a pas le temps. Les paroles de l'enfant trouvent leur écho dans la musique jouée sur scène par Philippe Thibault, qui est musicien pour les spectacles de Michel Didym et de David Lescot. Elle relie les fragments de souvenirs de l'enfant, dévoile les élans de son corps incontrôlé, accompagne son souffle et ses révoltes.

La jeune Jade Fortineau, que l'on a déjà vue chez Wajdi Mouawad, est cette gamine, aux joues encore arrondies par les douceurs de l'enfance, qui promène un corps qui semble l'embarrasser. Elle a parfois des postures de gamine, vautrée pieds en dedans, insultant mezza-voce sa mère. Elle passe sa main sous son pull où se frotte les yeux semblant tenter de trouver la réponse aux questions que lui pose l'évolution si rapide de ce corps dont elle paraît se demander s'il est bien le sien. Elle a un pied dans l'enfance et un pied dans la féminité d'une jeune femme. Elle glisse de la révolte contre sa mère et contre ce que lui fait subir son corps, au rêve. Elle s'excite devant l'image télévisée d'un Mesrine, qu'elle s'est choisie comme père, se rêvant comme la Bonnie de Bonnie and Clyde et l'instant d'après, elle tourne et tourne sur le manège en rêvant qu'il y a « une place pour elle en ce monde ». Elle est formidable.

*Micheline Rousselet*

Du mardi au samedi à 19h  
Théâtre Les Déchargeurs  
3 rue des Déchargeurs, 75001 Paris  
Réservations : 01 42 36 00 50

# Théâtre du blog

## Une Bête ordinaire de Stéphanie Marchais, mise en scène de Véronique Bellegarde

Posté dans 6 novembre, 2019 dans critique.



## Une Bête ordinaire de Stéphanie Marchais, mise en scène de Véronique Bellegarde



« Une jeune fille tourne sur un manège. » (...) « Si droite, si seule, sur le cheval bleu de bois. Elle aurait disparu dans la nuit de jeudi à vendredi ... » Qu'est-il arrivé à la mignonne petite fille aux couettes sages ? Une bête se développe dans son corps, une forêt pousse sous ses aisselles et entre ses cuisses. Ses seins : des raisins trop vite muris ; son ventre : sous l'empire d'une pieuvre envahissante. Une cohabitation brutale s'invite dans l'enfance et crée le chaos.

Le lit et le fauteuil nains dans le petit appartement dominé par la couleur orange des années soixante-dix, ne contiennent plus un corps trop vite grandi, comme celui de l'Alice de Lewis Carroll... La douleur en plus. Une Bête ordinaire n'est pas un conte pour enfants et la jeune femme qui nous parle, explore sa puberté précoce, avec souffrance mais en un jeu salvateur dont elle s'amuse. Stéphanie Marchais brasse une matière textuelle charnue qui trace la géographie d'un corps de huit ans, soumis à un devenir-femme anarchique sans être passé par la case : adolescence. L'écrivaine n'a pas froid aux yeux et nomme un chat un chat, sans détour. Dans une autre pièce, Corps étrangers (Quartett 2010), elle raconte comment un anatomiste obsessionnel traque un étranger de grande taille, pour lui prendre son corps. Ici, l'étranger est ce qui fait irruption dans un tout jeune corps. C'est son propre être mais d'un autre âge, monstrueux.

Dans un décor à échelle réduite conçu par la metteuse en scène, Jade Fortineau paraît géante. Sous l'œil attentif du compositeur Philippe Thibault, dont la musique discrète rythme ses faits et gestes, elle s'empare d'un monologue à voix multiples. La Fille s'entretient avec la femme qu'elle devient, puis avec une mère inquisitrice, ou un petit garçon qu'elle rançonne pour lui laisser tâter, en cachette, ses formes nouvelles...

Elle s'invente aussi un père imaginaire en Jacques Mesrine, l'ennemi public numéro 1 de l'époque, le Robin des Bois français dont elle a suivi à la télévision les aventures et la mort spectaculaire (1979). Un rêve de liberté pour la gamine en quête de sa propre identité. Un contrepoint ludique à la lourdeur de son être : trop grosse, boutonneuse, sentant la transpiration -«la fesse, dit sa mère- l'héroïne de La Bête ordinaire est colonisée par une autre. Elle soustrait ses métamorphoses aux regards, sous un vaste pull orange extensible : « C'est ma cabane... Personne ne devine rien de ce qui fomenté dans cet espace intime. »

L'interprétation nuancée et sans afféterie de l'actrice met en lumière la langue aiguisée de Stéphanie Marchais, ses mots sculptés avec un soin musical et les échappées poétiques qui tirent la pièce vers une fable non réaliste. L'histoire tourne sur elle-même : la bête ronge sa victime, dans une chronologie floue, comme le manège, leitmotiv circulaire qui déclenche à chaque fois un nouveau mouvement. Véronique Bellegarde a remodelé avec l'autrice ce long poème dramatique pour en extraire un spectacle délicat d'une heure où elle fait la part du brutal et de la douceur. Elle s'est nourrie de rencontres avec des scientifiques, des psychanalystes, des associations concernées par la protection de l'enfance et la monoparentalité. Pour elle « Cette Bête ordinaire pose la responsabilité des adultes quant à la protection de l'enfance. .

Mais ces thèmes sociétaux apparaissent en filigrane et il n'y a rien de didactique ni de démonstratif dans la pièce qui a la grâce d'une écriture rare. Le spectacle ne s'adresse pas au seul jeune public et la langue crue reste accessible aux adolescents à partir de douze ou treize ans. Cette adéquation entre texte, mise en scène et interprétation mérite le détour. Un sans-faute.

Mireille Davidovici

Jusqu'au 30 novembre à 19 heures, Théâtre des Déchargeurs, 6 rue des Déchargeurs, Paris

(1<sup>er</sup>) T. : 0 1 42 36 00 50.

Le livre est publié aux éditions Quartett.



## Une bête ordinaire

27 novembre 2019 GAF, a Strange quark

Une Bête Ordinaire. Une putain de pièce jouée par une putain d'actrice, dont je suis sorti le cœur en miettes, les yeux humides, la gorge trop serrée pour crier Bravo.



Sur la scène, une perche bleue, qui ressemble à l'enseigne du coiffeur dans Lucky Luke, avec un demi vélo attaché. Une toute petite chambre, petit lit, petite chaise, petite télé, la décoration orange et marron l'envoie dans les années 1970, la perspective en biais la rend encore plus petite. Devant la scène, un clavier, un synthé, un vieux poste de radio.

Elle arrive par la salle, doucement, dans l'ombre. Elle joue d'une boîte à musique qui lit une longue carte perforée, comme un piano mécanique. Une petite fille seule, sur un manège, qui ne crie pas, qui ne sourit pas, qui tend l'argent pour payer ses tours sans fin. Une petite fille qui a disparu, dans son pull sans forme.

Elle a sept ans, ses seins ont commencé à pousser, l'un, puis l'autre. Son univers, là où elle commande, c'est le garage à vélos. Elle y reçoit les petits. Elle y reçoit les petits, qui payent pour regarder et frôler. Les grands de CE2, qui regardent, touchent et doivent montrer. Dans le garage à vélos, elle est le parrain, un parrain sans sentiments.

Pas de sentiments non plus chez elle, c'est le conflit permanent. Elle s'invente un héros, un père, Jacques Mesrine, elle le connaît à travers la télé, la radio. Elle imagine qu'il l'emmène.

Un soir, elle monte sur le dôme du manège.

Putain de pièce, et putain d'actrice. Je suis sorti le cœur en miettes, les yeux humides, la gorge trop serrée pour crier Bravo.

Ce qui fait la qualité de certaines pièces, c'est le silence des spectateurs, leur concentration, le petit rire qui surgit de ci, de là, pour diminuer la tension. Le silence était solide, à couper au couteau. Une bête ordinaire, tout est dans le titre. On ne connaît pas le prénom de cette petite fille, elle pourrait être l'Amandine de Monsieur Motobécane, la Lucy Jordan de Marianne Faithfull...

Une bête ordinaire, c'est le texte, fort. C'est la scénographie, focalisante. C'est le jeu de Jade Fortineau, bluffante de vérité, à la fois petite fille qui découvre son pouvoir et femme qui a grandi avec ce passé. C'est la musique de Philippe Thibault, impressionnant au bord de la scène, une musique présente, nappes de synthé, clavier, guitare, looper, une BO de film, ce n'est pas une ponctuation, c'est le second personnage de la pièce.

Oui, une bête ordinaire, c'est une putain de pièce, jouée par une putain d'actrice.

Aux Déchargeurs jusqu'au 30 novembre 2019

Du mardi au samedi : 19h00

Texte : Stéphanie Marchais

Musique : Philippe Thibault

Avec : Jade Fortineau, Philippe Thibault

Mise en scène et décors : Véronique Bellegarde

# A2S, Paris

**THÉÂTRE.** «Une bête ordinaire»

*Texte : Stéphanie Marchais. Version scénique du texte : Stéphanie Marchais et Véronique Bellegarde. Mise en scène et décors : Véronique Bellegarde. Comédienne : Jade Fortineau. Création sonore et musique : Philippe Thibault. Lumières : Philippe Sazerat. Costumes : Gérard Viard. Durée : 1h.*

**Mise en scène par Véronique Bellegarde**, spécialisée dans les textes contemporains, cette pièce est (remarquablement) interprétée par la jeune comédienne Jade Fortineau, formée à Paris au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

La pièce raconte plusieurs mois de la vie d'une fillette, qui supporte très mal - parce que trop seule - une puberté précoce (celle-ci qualifiée de « bête ordinaire »). Les seins, gros comme des « mandarines », poussent trop vite ; et, dès l'âge de 8 ans et quelques mois, c'est déjà la première menstruation. La fillette a peur ; elle a l'impression que « quelque chose s'effondre » en elle.

< C'est une petite fille-femme en quête de sa propre identité >, commente Bellegarde.

La fillette grandit sans père. Ses relations avec sa mère sont plus que difficiles. < Je ne sais pas quoi faire avec toi ! >, s'exclame la mère, excédée.

Elle fait examiner sa fille par des médecins, mais sans grand résultat.

Jade Fortineau interprète tout à la fois la mère, la fille et une narratrice anonyme.

Dans le local à vélos de son école, pendant la récréation, la fillette se prostitue pour des petits camarades, contre des bonbons, d'abord, puis contre de l'argent, ou bien encore contre des soutiens-gorges (qu'elle demande à un de ses « clients », comme elle dit, de voler à sa mère).

< Tout se paie >, clame-t-elle. Mais elle dit aussi : < Je voudrais qu'on m'aime. >

Une fois, d'ailleurs, c'est gratuitement qu'elle offrira son corps à un petit garçon qui lui plaît.

## «Mon père, l'ennemi public n°1»

Elle se persuade que son père, qui lui manque tant, n'est autre que cet ennemi public n°1 qu'elle a vu à la télé. Un certain Mesrine, Jacques Mesrine (1936-1979). La pièce se déroule dans les années 1970 ; à l'époque, Mesrine était célèbre en France pour ses braquages et ses évasions. < C'est dans Mesrine que s'incarne la figure fantasmée du père, commente Bellegarde. Il fallait à la fillette un père imaginaire hors norme, en lutte contre le système, pour se forger un espace. Ce père inventé lui offre une fenêtre d'insurrection et de liberté. C'est un support imaginaire qui l'aide à construire une image d'elle-même sublimée. >

La fillette rêve ainsi que, un jour, Mesrine viendra la chercher dans sa BMW. Et qu'il lui apprendra à tirer au pistolet, à elle, sa « petite killeuse », dit-elle.

Mais, un jour, Mesrine est tué par la police, à Paris. La fillette voit les images au journal télévisé. Elle décide de s'enfuir. Elle erre dans les rues, seule. La nuit tombe. Elle rejoint ce cheval de bois du manège pour enfants sur lequel elle aime prendre place, car elle s'y sent si bien. Sa mère finit par la retrouver. À la fin du spectacle, le public ne peut qu'espérer que, pour toutes les deux, tout ira mieux désormais.

À noter que le décor du spectacle comporte un fauteuil et un lit bien trop petits pour une fillette de 7 ans : Bellegarde explique que « les éléments scéniques sont ainsi anormalement réduits afin de créer une impression de disproportion du corps par rapport au réel ».

Signalons par ailleurs que, sur la scène, tout au long du spectacle, un musicien, le compositeur Philippe Thibault, accompagne musicalement la comédienne avec une guitare électrique et un synthétiseur.

**L'AUTEUR** : Stéphanie Marchais, née à Nantes en 1970, également comédienne, est l'auteure d'une dizaine de pièces de théâtre, dont plusieurs ont été mises en scène, la première en 2006.

## Journalistes venus

### Le 5 novembre

Mireille Davidovici **Théâtre du blog**  
Alexandre Laurent **Radio IDFM**

### Le 6 novembre

Christophe Martin **Lagrandeparade.fr**  
Micheline Rousselet **SNES**  
David Rofé Sarfati **Toutelaculture**

### Le 7 novembre

Laurent Schteiner **Theatres.com**

### Le 8 novembre

Rafael Font Vaillant, **A2S, Paris**

### Le 26 novembre

Guillaume d'Azemar **Jenaiquunevie.com**

### Le 27 novembre

Jean-Pierre Léonardini **L'humanité**

### Le 28 novembre

Anaïs Heluin **sceneweb.fr**  
Maïa Bouteillet **Revue Ubu**